

Région RhôneAlpes



20 nov > 2 déc 2012

Mode d×emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

× Le soin : une nouvelle manière d'interroger nos sociétés ?

Samedi 1er décembre | 16h30-18h | Hôtel de Région (Lyon)

Fabienne Brugère / France
Joan Tronto / États-Unis

Rencontre animée par :
Adèle Van Reeth
Journaliste, France Culture





Hôtel de Région - 1 esplanade François Mitterand - 69002 Lyon
Réservations auprès de la Villa Gillet - 04 78 27 02 48 - www.festival-modedemploi.net

Avec :



Fabienne Brugère, philosophe, traductrice de Joan Tronto, est professeur à l'Université Bordeaux III. Ses recherches l'amènent à conjuguer les approches de la philosophie morale, les gender studies féministes américaines et les problèmes d'actualité pour repenser la sollicitude dans une perspective de justice sociale, comme elle le fait dans *Le Sexe de la sollicitude* (Seuil, 2008).

→ ***Faut-il se révolter ?*** (Bayard, 2012)



Joan Tronto, professeur de théorie politique à l'Université du Minnesota, est l'auteure de nombreuses études sur le *care* et le genre, sur les femmes dans la vie politique américaine et sur la théorie politique féministe. Dans *Un monde vulnérable. Pour une politique du* care (traduit par H. Maury, La Découverte, 2009), elle s'interroge sur la dévalorisation des tâches pourtant essentielles traditionnellement dévolues aux femmes.

→ ***Le Risque ou le care*** (traduit par F. Brugère, PUF, 2012)

Animé par :



Adèle Van Reeth anime depuis septembre 2011 l'émission quotidienne de philosophie *Les Nouveaux Chemins de la connaissance*, sur France Culture.
Philosophe, spécialiste de philosophie du cinéma, elle est désormais chroniqueuse régulière pour l'émission *Le Cercle*, présentée par Frédéric Beigbedder sur Canal +. Elle collabore également à *Philosophie Magazine*.

Fabienne Brugère

Qu'est-ce que « prendre soin » aujourd'hui ?/ Politiser le *care*

Comment penser la possibilité d'un « prendre soin » ou d'une éthique du *care* ? Cette réflexion ne saurait se réduire au soin qui a largement un sens curatif. Dans bien des cas, il y a une urgence vitale du soin qui peut porter l'heureuse possibilité de la guérison contre toute crainte de ne pas pouvoir soigner une maladie. Le soin promet alors le retour à la santé perdue suite à l'ébranlement que constitue l'entrée dans une maladie. Il est un adjuvant de la santé. Bien sûr, le développement des maladies chroniques ou de longue durée (sida, cancer, etc.) a offert la possibilité de nouvelles relations entre le soin et la santé. À travers ces maladies avec lesquelles le malade doit apprendre à vivre, une autre santé et une autre vision du soin sont amenées à se déployer. Le soin prend part à un aménagement de la maladie rendue viable et à la possibilité, de ce fait, d'une vie plus vivable. Il est alors une modalité de la relation instaurée dans la maladie pour la rendre la plus acceptable possible, pour permettre un maintien dans la vie qui est largement fragilisée. On peut alors évoquer un « prendre soin » ou un care qui relève d'activités de soutien, d'accompagnement à la vie pour la maintenir, la développer, la réparer. « Prendre soin », n'est-ce pas, par le soutien ou l'accompagnement, rendre possible une sorte de visibilité des vies vulnérables ?

I. Une philosophie de la vulnérabilité

J'aimerais commencer par un éloge de la vulnérabilité avec Henri Michaux : « Comme le corps (ses organes et ses fonctions) a été connu principalement et dévoilé, non par les prouesses des forts, mais par les troubles des faibles, des malades, des infirmes, des blessés (la santé étant silencieuse et source de cette impression immensément erronée que tout va de soi), ce sont les perturbations de l'esprit, ses dysfonctionnements qui seront mes enseignants »[1]. On ne connaît le corps et l'esprit que par leurs faiblesses, ce qui les diminue ou les trouble. L'altération est glorifiée par Michaux comme vérité de l'humain par le biais d'une critique de toutes les formes de puissance qu'elles soient naturelles ou fabriquées par l'homme, au profit de la faiblesse, plus expressive. Contre le conformisme de la puissance, un parcours de poète déploie une voix singulière difficile à entendre, vulnérable tant elle est nouvelle.

Les vies vulnérables sont d'abord des vies dont la viabilité est menacée ; elles échouent à s'exprimer dans un univers des significations qui prend pour norme du comportement humain la performance économique et l'autonomie morale. Ce sont également des vies auxquelles les formes dominantes de représentation ne laissent pas de place pour les considérer comme inutiles, perturbantes ou hors-normes. Certaines vies sont plus vulnérables que d'autres et ont besoin à ce titre d'être soutenues pour pouvoir se libérer ou s'exprimer. La question se pose aujourd'hui de savoir comment en rendre compte. Il existe une configuration théorique nouvelle qui s'attèle à cette tâche. C'est ainsi que les travaux de Judith Butler sur la blessure ou d'Axel Honneth[2] sur le mépris peuvent être lus comme des identifications de différentes formes de vulnérabilité qui

1. *Les grandes épreuves de l'esprit*, 1966.
2. Judith Butler, *Le pouvoir des mots*, Paris, éditions Amsterdam, 2004 et Axel Honneth, *La société du mépris*, Paris, La Découverte, 2006.

indexent socialement des corps et des esprits à un manque de puissance. Le pouvoir de blesser du langage pour Judith Butler ou l'impossibilité de se réaliser soi-même pour Axel Honneth fonctionnent comme des pertes de socialisation et de puissance d'agir qui rendent trop vulnérables, par manque de reconnaissance et de viabilité subjective. La vulnérabilité vaut non seulement comme une perte de puissance, véritable écart par rapport à la vie de l'humain standardisé que l'on peut revendiquer au nom d'une beauté de la faiblesse toujours singulière ; elle risque également de conduire au bord du gouffre à cause des oppressions qu'elle rend possibles et qui font perdre toute possibilité de manifestation d'une subjectivité.

La vulnérabilité ne renvoie pas seulement à des identités fragiles mais elle les met en question en soulignant l'absence de permanence des identités. Un moment de grande vulnérabilité peut bien valoir comme une rupture ; il tient à des accidents dans les parcours de vie qui valent comme « des transformations qui sont des attentats »[3] interrompant la forme de vie jusqu'alors développée.

II. De la vulnérabilité à l'éthique du *care*

Un être vulnérable a besoin de *care* pour assumer cette vulnérabilité que tous les cadres et les représentations dominantes de notre présent incitent à mettre de côté. Il s'agit bien de prendre soin des possibilités qu'une vie en proie à l'adversité peut toutefois déployer par des actions et des relations qui ne sont pas sur le mode de la puissance et qui révèlent des chaînes de vulnérabilité. Quel soutien apporter à la vulnérabilité ? On « prend soin » chaque fois que se déploie une réponse à des situations difficilement tenables ou carrément intenables. Il s'agit d'une activité fondamentalement humaine, selon Joan Tronto : « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie »[4]. Chaque humain porte en lui la possibilité du *care*, de pratiques où il s'agit de maintenir, de développer ou de réparer des vies. Il existe une universalité du *care* toutefois nullement abstraite.

Dans cette perspective, on peut suivre Joan Tronto et insister sur ce qui prend la forme pour elle d'un devoir de « protection des vulnérables ». Ce devoir suppose une redéfinition éthique. Tronto se montre critique quant à la manière dont sont vraiment dispensés les soins aux plus vulnérables, tant ceux qui les soignent prétendent les protéger et se présentent alors comme des défenseurs de la personne fragilisée ; le risque tient selon elle dans l'abus de pouvoir des donneurs de soin, « qui peuvent en arriver à s'arroger le droit de définir leurs besoins [ceux des vulnérables] »[5] et de parler de leurs besoins en leur nom. La vulnérabilité rend toujours possibles des abus de pouvoir, de la violence dans la mesure où la relation porte une asymétrie initiale, ce qui implique que la capacité de réponse ne tient pas dans une réciprocité entre des positions équivalentes. Dès lors, il s'avère nécessaire de définir la possibilité de se rapporter de manière éthique à la grande vulnérabilité, ce qui correspond au projet de l'éthique du *care* depuis Carol Gilligan dans *In a different Voice* ; la voix différente, qui fait correspondre le thème du *care* et la voix des femmes, est une manière de se rapporter aux autres en se souciant du caractère complexe de leur situation confrontée aux conflits et aux dilemmes tant

3. Catherine Malabou, *Ontologie de l'accident*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2009, p. 10.
4. Joan Tronto, *Moral Boundaries*, New York, Londres, Routledge, 1993 ; pour la traduction française, *Un monde vulnérable*, Paris, La découverte, 2009, p. 143.
5. Joan Tronto, *op. cit.*, p. 181.

le fonctionnement individualiste du monde n'est pas fait pour eux. C'est que savoir se rapporter de manière éthique à la vulnérabilité revient à considérer la position de l'autre telle que lui-même l'exprime et non en supposant que l'autre est exactement identique à soi. Quand la vulnérabilité nécessite un soutien, une prise en charge ou une attention, c'est qu'elle fait surgir une altérité, une situation non interchangeable et méritant une réponse appropriée. Être au monde, ce n'est pas seulement assumer sa propre vulnérabilité, c'est aussi savoir se rapporter à la vulnérabilité des autres, assumer des réseaux de dépendance et d'interdépendance. Derrière ces précautions sur la manière de pratiquer le *care*, ce sont tous les risques liés au paternalisme et au maternalisme qui sont dénoncés. Faire l'expérience de la vulnérabilité, c'est souvent faire l'expérience de la domination des autres.

III. De l'éthique à la politique

Il y a toujours un tiers dans les relations de *care*, la société et son organisation, qui rend plus ou moins possible une éthique du *care*. Il s'agit de porter à la visibilité une voix étouffée, invisibilisée, ce qui veut dire que le soutien à la vulnérabilité n'est pas favorisé par les modes de vie dominants et les gouvernants. Promouvoir une éthique du *care* entre en contradiction avec la manière même dont le *care* est instrumentalisé à une époque que Wendy Brown a qualifiée de néolibérale. On sait que la politique mondiale actuelle, partie d'un foyer américain, se construit sous l'égide d'une rationalité marchande englobante et totalisante, qui traverse tous les domaines, l'économie bien sûr mais également la politique, le social et même l'intime. Le néolibéralisme ne consiste pas seulement dans le déploiement d'un monde de la finance oligarchique, souvent masculin ; expansionniste, il déploie des tactiques politiques qui, à l'implacable rationalité marchande, ajoutent un étatisme autoritaire nourri par des valeurs conservatrices imposées comme normes de comportement aux citoyens ordinaires. Il s'agit bien, dans l'esprit de Wendy Brown, de la construction mondiale d'un régime non démocratique qui capte toutes les facettes des formes de vie humaines[6]. Le sujet libre est celui qui assume la responsabilité des conséquences de son choix, un sujet pleinement convaincu par un individualisme contemporain où l'on élabore soi-même sa propre carte du bien-être et de la réussite. Le sujet néolibéral choisit stratégiquement pour lui-même entre les différentes options sociales, politiques et économiques, dans un monde rendu homogène par des valeurs conservatrices que l'élite définit comme normes sans se les appliquer. S'il existe bien un « prendre soin » néolibéral, il ne concerne que soi-même ou autrui en lien avec ce soi et ne peut en aucune manière se transformer en un « prendre soin » des autres. Le constructivisme néolibéral concerne le *care*, privilégie les petits entrepreneurs de soi contre une éthique non marchande qui serait obsolète à force de privilégier la solidarité ; l'éthique du *care* est alors rejetée au magasin des accessoires d'un État-Providence inefficace promoteur d'un assistanat généralisé.

Cette compréhension néolibérale du *care* dévalue les véritables pratiques d'accompagnement et de soutien de la vulnérabilité. Elle promeut de manière idéologique la puissance contre la faiblesse, ce qui veut dire appuyer les centres de pouvoir constitués et rendre de plus en plus invisibles toutes les formes de périphéries. L'enjeu de l'éthique du *care* est aujourd'hui de constituer une politique du *care* qui actualise le « prendre soin » à travers une nouvelle conception de l'État social et du

---

6. Wendy Brown, *Les habits neufs de la politique mondiale*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007, pour la traduction française, p. 50 ; la rationalité néolibérale « consiste plutôt dans l'extension et la dissémination des valeurs de marché à la politique et à toutes les institutions ».

rapport entre l'État et la société. Les travailleuses et travailleurs du *care* tout comme les bénéficiaires du care font souvent l'épreuve de l'exploitation ou de la marginalité.

Pour conclure, l'interdépendance et la vulnérabilité ne peuvent être valorisées que dans une société pluraliste qui reconnaît les différences de situation mais sans les indexer à une normalité et à une autonomie sur le mode de l'injonction individuelle à la réalisation performante du soi. En accord avec Joan Tronto, il s'agit bien de promouvoir la démocratie dans le cadre d'une théorie critique où la reconnaissance de la vulnérabilité vaut comme une reconnaissance des différences, différences trop souvent converties par des politiques rigides en inégalités de traitement. La voix du *care* (et donc du « prendre soin ») est une voix de résistance aux normes néolibérales et à leur association à une vision du genre, de la classe et de l'origine ethnique ou religieuse. Défendre une politique du *care* ne saurait se faire sans l'hypothèse démocratique de l'égalité des voix, ce qui suppose une remise en cause des dualités, des statuts et des hiérarchies qui font de notre monde un monde fermé. C'est aussi considérer l'égalité dans ses pratiques : « égalité de quoi ? » selon Amartya Sen. C'est enfin interroger la manière dont nous nous rapportons au pouvoir et aux différentes formes de gouvernement en fabriquant un nouveau récit de l'État social.

Joan Tronto

Le care *: une nouvelle manière d'interroger nos sociétés ?*

traduit de l'anglais (États-Unis) par Barbara Rasovic

Aux Etats-Unis, au début des années 80, le soin est devenu un centre d'intérêt de la recherche féministe. En même temps que les féministes de la deuxième vague ont pris conscience qu'une égalité purement formelle n'était pas suffisante, elles ont commencé à réfléchir de manière plus poussée sur ce qui était nécessaire à une véritable intégration des femmes. Les théoriciennes féministes ont observé qu'une structure complexe, chargée de maintenir une séparation entre sphère publique et sphère privée, œuvrait à tenir éloignées des préoccupations publiques les activités relatives au soin, généralement associées aux femmes, aux domestiques, aux esclaves, et à d'autres encore dans les castes et les classes populaires. Le terme de « soin » (« care », en anglais) se rapporte ici au travail effectif des professionnels du soin, aux valeurs rattachées au fait de s'occuper avec soin, et au fait que le soin dépende de la continuité des relations entre les personnes (et entre les êtres humains et le monde non-humain). Même lorsque la protection sociale étatique, par exemple, assurait la prise en charge du soin, celui-ci n'était pas conçu comme relevant de ce travail et ces rapports concrets, physiques. Au contraire, le soin était identifié comme « féminin », mais également comme une préoccupation propre aux personnes issues des classes populaires et des minorités ethniques.

Dès le début, les théoriciennes du *care* sont parties du souci ordinaire de la satisfaction des besoins humains quotidiens, et ont soutenu que les préoccupations de cet ordre étaient cruciales dans la réévaluation et la réorganisation de la vie sociale. Berenice Fisher et moi-même avons initialement défini le soin comme comportant quatre étapes interdépendantes : la sollicitude (c'est-à-dire, l'attention accordée aux besoins), la prise en charge (c'est-à-dire, assumer soi-même ou attribuer à quelqu'un la responsabilité de répondre aux besoins concernés), la prodigation de soins (la tâche concrète de satisfaction des besoins), et la réception du soin (ce qui concerne le fait de réagir en fonction de la manière dont le soin a atteint ses objectifs, ainsi que les modalités selon lesquelles, à chaque fois que des besoins sont satisfaits par le soin approprié, le cycle recommence à zéro). J'ai en outre pu constater que les valeurs associées à ces quatre étapes sont l'attention (accordée aux besoins), la responsabilité (dans la prise en charge), la compétence (quant au fait de répondre aux besoins ; ce qui ne relève pas d'une catégorie technique mais morale), et la réceptivité (au processus de soin et à tous ceux qui s'y impliquent).

Envisagé sous cet angle, le *care* présente un contraste très net par rapport à d'autres théories politiques et sociales, qui présupposent l'importance des considérations économiques relatives à la création des ressources, plutôt que de prendre pour point de départ la concrétude des vies vécues au quotidien. Si les théories marxistes de la production tiennent compte de l'avers de la reproduction, elles continuent néanmoins à envisager les deux sphères comme étant dissociées. Les théories libérales et néo-libérales, elles, considèrent les activités ménagères et liées au soin comme étant soit des services monnayables, soit indignes de la sphère « publique » du marché. Mais si le marché et d'autres institutions économiques peuvent occuper une place centrale dans la vie politique et sociale, ils peuvent tout aussi bien être envisagés comme subalternes par rapport à d'autres objectifs. En effet, en posant la question de ce qui se passerait si,

au lieu de faire de la production économique et du maintien de ses systèmes de pouvoir le fondement de la vie sociale, on attribuait cette place au soin, les théoriciennes du *care* modifient notre perspective.

Je suis convaincue que l'une des conséquences qui émergeraient serait la mise à mal des théories sociales de type « réaliste » qui suivent le modèle de la sociologie de Max Weber. Pour Weber, l'action humaine intentionnelle engendre des effets pervers (souvent fâcheux), que le théoricien social, par la modération et l'explicitation, cherche à contrer. Ce faisant, la responsabilité se trouve réduite : les acteurs ont des intentions, ils agissent de manière à atteindre leurs objectifs, et c'est à d'autres qu'incombent les problèmes sociaux.

Dans mon récent ouvrage *Le risque ou le* care *?* (PUF, 2012), j'envisage la société du risque comme une théorie sociale de ce type. Les risques, qui sont des effets pervers, sont considérés comme les grands perturbateurs de la vie moderne. Prenons pour exemple de ces grands risques récents la maladie de la vache folle : les conditions dans lesquelles les vaches tombent malades ne sont pas remises en question. Les théoriciens du risque ne prennent jamais la peine de dire qu'il pourrait exister un lien entre les impératifs agricoles du capitalisme (qui ont conduit à faire manger à des vaches des parties du système nerveux d'autres vaches) et les risques croissants de maladies liées aux aliments industriels. Mais une théorie sociale qui s'attache uniquement aux effets pervers présente ce danger de ne jamais revenir sur le contexte d'un problème afin d'en avoir une connaissance plus ample. Elle interdit complètement d'envisager les formes sociales de la responsabilité en tant que telles.

Le point de départ du care relève d'une toute autre ontologie, d'une toute autre épistémologie, et propose une toute autre version de la théorie sociale.

En tant qu'ontologie, le *care* postule que la vulnérabilité humaine est essentielle pour comprendre qui et ce que sont les êtres humains. Il ne s'agit pas de contester la valeur de l'activité autonome et délibérée, mais cette autonomie constitue un accomplissement, pas un point de départ. Les êtres humains sont vulnérables et ont des besoins tout au long de leurs vies, pas seulement à certains moments - même si les degrés de la vulnérabilité sont variables, et dépendent des capacités et du statut social et économique de chacun.

En tant qu'épistémologie, le *care* postule la nécessité de prendre les relations pour point de départ, et d'examiner les manières de répondre en commun aux besoins. Cette prémisse épistémologique ne se satisfait pas de l'hypothèse selon laquelle les individus poursuivent des objectifs sociaux tout en générant des effets pervers périphériques. Le *care*, au contraire, est constitué de boucles de rétroaction complexes, de formes de responsabilité entremêlées, et il implique la prise en compte de perspectives multiples (celle des personnes qui reçoivent les soins, et celle de nombre des personnes qui les donnent, à différents niveaux). Le *care* n'exclut pas les effets pervers de son propre processus. En fait, les théoriciennes du *care* ont identifié deux conséquences probables, à surveiller constamment : le risque, pour le soin, de devenir localisé (trop géographiquement limité, et se préoccupant uniquement de ceux qui gravitent dans ses environs immédiats), et celui de devenir trop paternaliste (c'est-à-dire, que l'optique de ceux qui donnent les soins finisse par prédominer sur celle des personnes requérant ces soins). Ces problèmes étant envisagés comme structurels, et non pas comme relevant d'effets pervers ou de conséquences périphériques, la théorie implique que ceux qui participent des processus de soin, s'ils s'y consacrent véritablement, les prennent en considération.

Cette forme plus holistique de théorisation sociale peut se concentrer sur des pratiques de soin délimitées, tout comme elle peut s'élargir de manière à inclure « tout ce que nous faisons pour perpétuer, préserver et entretenir notre monde, afin de pouvoir y vivre aussi bien que possible » (ce qui est la définition initiale du soin donnée par Fischer et Tronto). Il se peut qu'une telle théorie sociale n'apporte pas immédiatement les réponses aux problèmes qu'elle met au jour, mais elle permet en tout cas de mieux saisir pourquoi les théoriciennes féministes du *care* jugent leur approche plus à même de générer des solutions qu'une approche qui n'envisage le problème que comme relevant d'un « effet pervers » parmi d'autres.

Barbara Rasovic est étudiante en sociologie à l'Université de Strasbourg. Après un master recherche, elle prépare actuellement son projet de thèse de doctorat. Ses recherches portent sur le genre (en particulier, la construction sociale de l' "anormal" et les processus de son invisibilisation), les rapports entre humains et non-humains, la contestation politique, l'art. Son travail présente un intérêt transversal pour les notions d'intelligibilité et de signification, pour les mécanismes de construction de la disqualification sociale, et pour les processus de hiérarchisation sociale.

Demain, revenez à Mode d'emploi *!*

La religion

La religion peut-elle nous rendre libres ?

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE | 16H30-18H30 | HÔTEL DE RÉGION (LYON)

Gratuit sur réservation

Avec:
Abdennour Bidar (philosophe et enseignant),
Simon Critchley (professeur de philosophie),
Fabrice Hadjadj (professeur de philosophie et dramaturge)
Delphine Horvilleur (rabbin)
Animé par :
Aude Lancelin (journaliste, *Marianne*),
Rupert Shortt (journaliste, *The Times Literary Supplement*)

Si l'on peut tomber d'accord sur les risques de la montée des fondamentalismes, faut-il pour autant rejeter la religion? N'offre-t-elle pas une précieuse réserve d'intériorité, une force spirituelle, une forme de résistance ? Ne fabrique-t-elle pas du lien social là où les rythmes économiques et certaines idéologies le dissolvent ?

Quel avenir politique pour les religions ?

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE | 19H - 21H | HÔTEL DE RÉGION (LYON)

Gratuit sur réservation



Avec:
Craig Calhoun (sociologue),
Avirama Golan (romancière et journaliste)
David Martin (sociologue et professeur)
Olivier Roy (politologue et philosophe)
Animé par :
Jean-François Colosimo (Président du Centre National du Livre),
Mark Vernon (journaliste, *The Times Literary Supplement*)

L'actualité offre un triste panorama des conflits dits religieux partout sur la planète. Alors que des peuples prennent les armes pour lutter pour leur liberté, quel rôle la religion joue-t-elle dans l'exercice du pouvoir ? Est-elle compatible avec le souffle démocratique ?



101.1 - 99.8

Retrouvez les invités de *Mode d'emploi* en direct dans les émissions de France Inter

> SERVICE PUBLIC
de Guillaume Erner
du lundi au vendredi de 10h à 11h

> ON VA TOUS Y PASSER !
de Frédéric Lopez et Yann Chouquet
du lundi au vendredi de 11h à 12h30

(programmation en cours)

Espace librairie

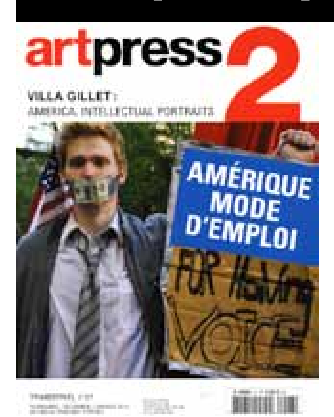
Librairie Rive Gauche (versions françaises)
19 rue de Marseille - Lyon 7ème
Tél : 04 78 72 72 45
rivegauchelibrairiepapeterie.hautetfort.com

Librairie Decitre (langues originales)
29 / 6 Place Bellecour - Lyon 2ème
Tél. : 04 26 68 00 01 / 12
www.decitre.fr

Dédicaces

> Après chaque rencontre, les écrivains vous attendent à la librairie de *Mode d'emploi*.

Disponible à l'espace librairie du festival *Mode d'emploi*



Grâce au soutien du conseil de la création Artistique, présidé par Marin Karmitz de février 2009 à avril 2011, la Villa Gillet a mené à New York un programme d'échanges franco-américains dans le domaine des sciences humaines et de la philosophie. Le festival **Walls and Bridges : Transatlantic Insights**, résultat de cette initiative, a rencontré un franc succès auprès du public américain, rassemblant penseurs et artistes dans différents lieux de la ville pour plus de 30 jours d'événements en 2011. Désormais bien installé à New York, et aujourd'hui soutenu par le Ministère le la culture et de la communication pour les éditions de 2012 et 2013, cet événement a été l'occasion de découvrir de nombreux intellectuels américains encore méconnus en France, et de créer de réels échanges avec leurs homologues français.
Le numéro spécial d'*Art press 2*, « Amérique : mode d'emploi » est le fruit des ces rencontres transatlantiques.

Crédits photos : Serge Cannasse / Darin Back / D.R.

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur
www.villavoice.fr

Le Blog

de la Villa Gillet

en parteneriat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens de l'Académie de Lyon,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhône-alpins…





Les partenaires de *Mode d'emploi* :



RhôneAlpes Région

GRANDLYON communauté urbaine



Ce festival est soutenu par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.







































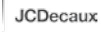


























































Les partenaires des Subsistances :









